

21ème anniversaire de la mort d'Eugène MATHIS. 17 octobre 1954.

Après avoir fleuri la tombe, M. Joseph Valentin, Inspecteur principal du Cadre Général Colonial, retraité à Fraize, ancien élève du maître, âgé de 80 ans, prononça l'allocution suivante :

Mes chers Compatriotes,

De retour au pays natal, après une très longue absence, je dois me soumettre à la règle qui veut que, chaque année, un des anciens écoliers de Fraize, vienne au pied de la tombe d'Eugène Mathis lui apporter l'hommage de leur fidèle souvenir, et faire son panégyrique.

Je m'engagerai le moins possible sur la voie pédagogique, et je n'évoquerai pas son œuvre littéraire. Mes deux excellents amis, les frères Victor et Henri Lalevée, mieux qualifiés que moi, ont déjà fait le nécessaire.

Je veux simplement égrener quelques souvenirs d'école et citer quelques traits des mœurs de l'époque.

Le moi, a-t-on dit, est haïssable. Tant pis, je m'en excuse, et je présenterai Eugène Mathis comme un enfant des hameaux puisqu'il est né et a passé sa vie d'écolier à la Beurée.

En 1882 la scolarité était devenue obligatoire. Par la suite, de jeunes sous-maîtres (ainsi appelait-on les instituteurs adjoints) avaient été désignés pour remplacer les anciens nommés ailleurs.

Ces anciens (je citerai Blaise et Bernard) avaient rempli pour le compte du directeur les fonctions de chantre à l'église et de sonneur de cloches. Ils étaient, hors de l'école, très familiers avec les écoliers. Ceux-ci apprenaient tous à sonner les cloches, sport qui en valait bien d'autres. Ces sous-maîtres étaient en somme de grands camarades pour leurs élèves.

Mais les nouveaux venus, des jeunes, quelque peu infatués de leur savoir, vêtus avec une certaine recherche, regardaient avec dédain, sinon avec dégoût les mal vêtus, les gosses chaussés de sabots, dont les vêtements étaient rapiécés, et d'une propreté parfois douteuse, et surtout les crasseux et mal peignés, élevés à la diable par des parents miséreux.

Four ces jeunes maîtres, ces derniers étaient des fils de soûlots, portant sur leur visage les stigmates de l'ivrognerie.

Or, ce n'était vrai que pour quelques-uns ; les autres étaient surtout victimes de dégénérescence due à l'absence de soins médicaux, à la sous alimentation au cours d'hivers rigoureux. Car la vie était dure aux pauvres gens sans travail, et certains enfants, tout petits, avaient connu la faim et le froid.

Alors, avec les nouveaux sous-maîtres, c'était bien simple ; nous étions surtout notés d'après notre tenue. Car ils avaient pris contact avec de pseudo-bourgeois de Fraize et favorisaient certains des enfants du bourg.

Four ma part, je venais souvent à l'école par les sentiers des prés ; je m'amusais dans les rigoles d'irrigation, je franchissais les haies, je grimpais aux arbres. Mes vêtements rapiécés, portaient parfois des accros non réparés et des boutons arrachés.

Alors, dans ma classe, j'étais parmi les derniers de la dernière division. Certes, je me rendais bien compte de l'injustice de certaines notes et des erreurs de classement. Mais

j'étais doué déjà d'une bonne dose de philosophie et d'une sorte de fatalisme. Je connaissais le vieux proverbe : aux pauvres, la besace, et je ne réagissais pas.

Mais quand arriva Eugène Mathis, tout fut changé. Vite, nous comprimes que nous avions là un maître exceptionnel, non seulement juste, mais fraternel et qui ne ménageait pas ses peines pour amener à un niveau supérieur, les moins doués et les retardataires, en somme les enfants des déshérités de l'existence sur lesquels il se penchait spécialement.

Pour une matière donnée, il ne passait jamais à la leçon suivante tant que les derniers n'avaient pas appris la leçon en cours. Et cette méthode n'alourdissait pas beaucoup les études car elle servait de révision aux meilleurs élèves dont les acquisitions constituaient un fonds solide.

Il enseignait aussi, sans gronder, sans humilier, sans punir. Ce fut un maître fraternel, un maître social. Je n'ai pas oublié son doux reproche quand j'avais mal travaillé : " AH Valentin, le paresseux, disait-il, tu pourrais mieux faire, si tu voulais. " Et je me reprenais pour lui donner satisfaction.

Certes, le jour de sa prise de service, il avait bien fait apporter par les écoliers de la Beurée, quelques grandes gaules de coudriers, qui restaient dressées dans un angle de la salle. Et à chaque rentrée en classe, en faisant le tour des bancs, il en tenait-une à la main.

Comme à l'église, la hallebarde du suisse nous intimidait, la présence de la gaule nous inspirait le respect. Mais jamais il ne s'en servit pour frapper un élève, pas plus d'ailleurs que de la méchante règle toujours posée sur le pupitre, avec laquelle ses prédécesseurs nous cinglaient le bout des doigts, cassant les ongles et arrachaient larmes et cris de douleur aux plus stoïques. Cette règle était placée là, en chômage définitif.

La gaule servait lors des leçons de géographie pour indiquer, sur les cartes murales, océans et continents, pays, montagnes et fleuves.

Car alors, nous suivions les étapes de la guerre du Tonkin, et de la lutte contre les Pavillons Noirs, ainsi que les pénétrations russes et anglaises qui se heurtaient en Asie, et qui, à cette époque, menaçaient la paix.

Et toujours, pour terminer la leçon, la gaule s'abaissait sur la tache sombre qui marquait, au flanc de la carte de France, l'Alsace et la Lorraine arrachées à la mère patrie ; le maître exaltait notre jeunesse patriotisme et il nous préparait à la tâche qui fut accomplie en 1918.

Sous l'impulsion de ce maître, une belle émulation s'empare de nous tous. Dans les débuts, j'avancai dans les premiers rangs de la division.

L'année suivante, je passai en première division et, pour la préparation au certificat d'études, j'étais parmi les 7 ou 8. bons élèves qui luttaient chaque mois pour la première place. Je ne l'obtins jamais d'ailleurs. Louis loos l'occupait régulièrement, et tous, nous reconnaissons qu'il était le plus méritant. J'étais surtout en compétition avec Weber, qui était d'un an plus âgé que moi. Les résultats de la présentation des élèves de l'école de Fraize pour l'examen du certificat d'études en 1886, furent un vrai succès pour Eugène Mathis. Presque tous les candidats présentés furent reçus, la plupart en très bon rang.

En 1^{ère} série, Louis loos, des Faulx, était en tête avec le n° 1. Julien Dodain, des Aulnes le suivait d'assez près.

En 2ème série, ce fut Weber, du Belrepaire, qui arriva le 1^{er} et je le suivais de près avec le n° 2 ; tous 4, enfants des hameaux, classés avant les élèves du bourg, ce qui choqua quelque peu certains habitants du village.

Mais, à l'école, aucune jalousie ne se manifesta parmi les malchanceux, aucun orgueil parmi les élus.

Grâce à ce bon maître, la fréquentation obligatoire avait opéré ce miracle ; la fusion sous sa direction de toutes les catégories sociales en une seule classe, bien homogène où les petites passions surnoises et les bassesses étaient inconnues.

C'est Eugène Mathis qui devina et développa chez moi, des qualités qui s'ignoraient ; C'est lui qui stimula mon application souvent défaillante et me donna le bon bagage primaire de base qui me permit plus tard de me faire, sans protection, une place dans l'Administration. Je suis certainement, parmi ses élèves, l'un de ceux qui lui doit le plus.

Le temps nous sépara. 25 ans plus tard, nous rencontrant à la gare de St Léonard, nous nous embrassâmes affectueusement. Comme je le félicitais de ses essais littéraires, se souvenant de ce qu'il appelait, à l'école, ma vive imagination et ma facilité d'écrire, il m'encouragea à rédiger quelques contes en patois et en français. Je m'exécutai et il les fit paraître dans le Pays Lorrain.

Puis ce fut, sur les traces du maître, ma modeste collaboration aux Annonces des Hautes-Vosges, qui fut pour moi, loin du pays natal, le lien solide qui m'y rattachait, et qui fut aussi, souvent, un amusement.

J'insiste à dessein, sur ce qualificatif de modeste car le n'ai jamais eu la prétention d'atteindre à la perfection du maître, je suis resté, et je reste tout simplement son élève.

En terminant, je me permets d'apporter ici, à titre personnel, l'expression de la gratitude émue d'un enfant du Mazeville à l'enfant de la Beurée.

Il me reste maintenant à remercier tous ceux et celles qui ont bien voulu m'associer à cette manifestation du souvenir, notamment les membres de la famille, messieurs Henri Lalevée, conseiller général, Denis Gerl, maire de Fraize, représentant la population, M.Richard, président de l'Association des Parents d'élèves de l'école laïque, mesdames et messieurs les membres du corps enseignant, les anciens élèves dont le nombre s'amenuise chaque année, enfin les sympathisants de l'écrivain local.

Je m'excuse si j'en ai oublié, connaissant encore trop peu de monde à Fraize.

Je dois remercier aussi ceux qui ont préparé les fleurs que nous déposons sur cette tombe.

Enfin, je dois une mention spéciale à mon ami Victor Lalevée, qui fut le promoteur et qui reste l'animateur de ces journées du souvenir.

Et j'é mets le souhait que nous retrouvions tous, l'an prochain, à pareille époque autour du tombeau du Maître.

Joseph VALENTIN